

Gérard Cartier



Le faune

En ce temps-là, au début des années 2000, me rendant souvent à Rome pour affaires, j’ai eu l’occasion de fréquenter le fameux Hôtel Babel – fameux pour ceux qui ont lu les récits de Piero Salina, dont le nom, inconnu du grand public, est le cri de ralliement d’une petite coterie de lecteurs fervents. L’hôtel, comme on le sait peut-être, est un grand bâtiment napoléonien, aux façades dressées sur les plans de l’Académie, presque anonyme au milieu des anciens palais cardinales, dont le charme tient d’abord à son hall, un vaste cube de marbre vert coiffé d’une verrière opalescente. Deux escaliers aux rampes apparentes s’y enroulent contre les parois, à la façon des volutes imbriquées de l’ADN, sinon que les spires de cette double hélice sont composées de volées droites qui s’élèvent d’angle en angle. L’une dessert, par ses paliers médians, les étages pairs ; l’autre, par ses paliers d’angle, les étages impairs. On aura deviné les suites de cette étrange disposition. Pour se rendre de la chambre 513, par exemple, à la 427 où est logée votre maitresse, il faut descendre en tournoyant tout l’escalier impair, traverser le hall jusqu’à l’escalier pair, sur la face opposée du cube, puis remonter en tourniquant, à la vue de tous, jusqu’à l’étage où la belle voyageuse vous attend, circonstances à l’origine, dans les récits de Salina, de péripéties burlesques ou dramatiques. À l’époque où je fréquentais l’hôtel Babel, le double escalier attirait parfois les élèves des beaux-arts, qui s’y formaient l’œil et la main à la perspective – eux qui ne sauraient bientôt plus tenir un crayon –, et même, paraît-il, un atelier d’écriture pour apprentis littérateurs. Dans l’une de ses rares débauches d’images, inspiré par le nom de l’hôtel (qui est en fait celui de son premier propriétaire, un Hongrois romanisé), rêvant la tour absente autour de laquelle s’enroulent les escaliers, Salina compare le bâtiment à l’un de ces grands arbres africains dont ne reste que la forme vide, dessinée par le réseau des lianes qui ont enveloppé le géant, le privant de lumière et de nutriments, jusqu’à l’étouffer tout à fait, son imposant cadavre peu à peu réduit en

sciure par les termites, puis dispersé par les vents et les orages, jusqu'à ne laisser qu'un grand cylindre d'air ombreux. Depuis la glorieuse époque de la monarchie papale qui sert de cadre aux récits de Salina, l'hôtel a été équipé d'un ascenseur, une sorte d'obus de verre érigé au fond du hall, mais je ne l'ai jamais vu qu'en panne, objet d'un obscur litige entre assurances – du reste j'avais plaisir, pour jouir du spectacle changeant de ses superstructures, à gravir la spirale polygonale menant à ma chambre.

En ce temps-là, donc, une amie très-chère m'y rejoignait en contrebande au milieu de la nuit, disciplinant sa hâte et aiguisant son désir en gravissant la longue hélice jusqu'au cinquième étage, où d'ordinaire était ma chambre. C'est à elle que je dois mon goût pour Salina, et la passion pour la littérature qui a fait mon malheur. Faustina travaillait alors à la librairie Feltrinelli de la via Orlando. Il y a un venin dans les livres, qui empoisonne par les yeux ; leur commerce quotidien a fini par lui faire croire que rien n'existait en dehors d'eux, que le monde entier était enfermé là, sur les planches étagées du sol au plafond. Quand je l'ai rencontrée, elle occupait tout son loisir à un ambitieux roman familial qui débutait sous le fascisme, traversait la guerre et la République catholique et se ramifiait dans les années de plomb. De temps à autre, sur mon insistance, elle m'en lisait quelques pages récentes, avec réticence d'abord, puis avec une conviction qui bousculait toute réserve. Plus que les drames de ces vieilles époques, c'est sa voix qui m'envoûtait, mobile et troublante, comme l'étaient aussi ses yeux et sa lourde chevelure, une voix que je dirais *de miel* si je ne craignais qu'on me renvoie aux romans pâtisseries de Max du Veuzy.

Je dois à Faustina les plus beaux jours de ma vie, qui n'en a pas été avare, ne serait-ce que dans mon métier. Mais c'était trop de bonheur. Un soir d'avril où je l'attendais dans le hall de l'hôtel, fouillant par désœuvrement la bibliothèque encastrée au-dessus des divans, presque uniquement fournie de romans américains, comme tout grand hôtel le croit nécessaire pour paraître *international*, de gros volumes aux jaquettes tapageuses et aux titres sonores (*Welcome to Dead House*, *A Storm of Swords*), j'ai découvert un vieux volume broché à couverture bistre. C'était *Moby Dick* en version italienne, roman que je n'avais pas lu, peu attiré par les récits de mer et rebuté par tout ce qui a couleur d'Amérique. Mais l'incipit m'a saisi : « *Chiamatemi Ismaele, se volete...* » Quel beau début ! Tout y est en quatre mots : l'adresse au lecteur, la dissimulation de soi, l'irruption du passé... Je n'ai pas lu la suite, je me suis pris à rêver. Quel nom prendrais-je pour me réincarner ? Le prénom s'est aussitôt imposé : Ornel, dont la forme féminine (magnifique création d'Ungaretti, qui l'avait tirée d'un manuel de botanique où elle sommeillait depuis Linné), illustrée par l'une des beautés qui ornait l'époque, hantait alors les magazines. Quant au patronyme, au lieu de le voler à ma mère, comme le font tous les romanciers, qui mêlent sans honte son nom de jeune fille à leurs rêveries suspectes, ce pourrait être Colomb – non comme Christophe, mais comme une grand-tante maternelle très-aimée, veuve d'un brigadier mort à l'ennemi en Champagne, avec qui s'est éteinte une branche de ma famille. J'ai imaginé un moment celui que je serais si je dessinais ma vie autour de ce nom, Ornel Colomb. Mais Faustina est arrivée, je me suis défait de mon personnage, y revenant à intervalles dans les semaines suivantes, sans me décider à lui donner naissance. Jusqu'au jour où ma vie s'est métamorphosée.

Je ne peux écrire ces mots sans revoir le portrait que Faustina a fait de moi ce jour-là, figé dans une pose étrange, le coude levé, la main droite glissée dans le col de ma veste. Si j'ai oublié la circonstance qui l'a fait naître (simple geste réflexe pour chasser un insecte, ou emprunté à ce récit pervers de Salina qui m'avait tant marqué, *La doppia cicatrice*, où

un être ordinaire – vous, moi – voit la réalité se troubler et ses souvenirs – ce qu’il croyait être des souvenirs – prendre forme devant lui, incontestables, mais transformés de façon déchirante ?), en revanche je me souviens du lieu et de ce qui s’ensuivit. Ce jour-là, au tout début de l’été, nous étions allés déjeuner à *L’Archeologia*, près des catacombes de la via Appia, une taverne discrète adossée à un jardin dans lequel, dès les premiers beaux jours, des tables sont installées sous les tonnelles. Rien n’est plaisant comme cette courte Arcadie découpée dans le tumulte de la ville, rafraîchie par un bassin à carpes qui miroite à l’ombre des cyprès et peuplée par trois ou quatre statues copiées de l’antique – et parmi elles, campé près de nous, l’un de ces faunes que les patriciens de l’*ottocento* aimaient dresser dans leurs jardins afin de suggérer la force vitale qui les animait, un grand Pan barbu marbré de lichens, les pieds cornés plantés dans les acanthes, l’entre-jambes gonflé sous la toison bouclée et un bras demi levé coupé au coude. D’ordinaire, nous venions dîner là sous les lampions, après la fermeture de la librairie. Pourquoi cette escapade de midi ? Un jour de congé en pleine semaine, ou volé au métier, ce que laisse supposer ma veste sévère ? La photo m’avait peiné pour le geste animal qu’on m’y voit faire, comme si ma nuque était infestée de vermine, mais Faustina l’aimait pour l’air juvénile que j’y ai encore, malgré mon demi-siècle – jeunesse usurpée qui m’aurait permis, sans doute, bien des aventures, dans ce Latium où les femmes ont le sang aussi chaud que les hommes et ne leur cèdent en rien en audace, mais je suis austère malgré moi, et pusillanime, et Faustina m’occupait exclusivement.



La conversation a dérivé vers son roman, qui prenait un tour inattendu. Elle s’étonnait du monde qui naissait sous ses doigts, comme dicté par « un dieu caché » dont elle n’était que l’instrument. Mais plus que cette aveugle connivence, c’est sa duplicité qui la troublait. Elle inventait moins qu’elle ne maraudait, détroissant sa parentèle, dépeçant les disparus, de plusieurs ne faisant qu’un et de l’aïeul aventureux plusieurs. Elle avait parfois l’impression, penchée sur son clavier au milieu des photos étalées, de vivre une sorte de folie, aussi obsessionnelle et aussi raisonneuse que celle des locataires du *Manicomio* de Santa Maria della Pietà, qui se figurent être Dante ou Léonard de Vinci. N’y a-t-il donc pas de vérité littéraire sans mensonges ? Je lui ai alors confié l’idée qui me poursuivait depuis l’incipit de *Moby Dick*. Si je commençais ainsi : « Appelez-moi Ornel, si vous voulez... », quelle vie me serait donnée, plus exaltante que celle-ci ? Faustina m’a regardé étonnée, amusée, curieuse de la suite, animée comme un enfant au théâtre. Je me suis mis à extravaguer : « En ce temps-là, me rendant souvent à Rome pour affaires, j’ai eu l’occasion de fréquenter le fameux Hôtel Babel... ». Peut-être en mal d’admiration pour moi, qui ne la fais guère à rêver comme ingénieur, elle m’a incité à poursuivre. Par fanfaronnade, ou jalousie, ou je ne sais quel sentiment mesquin, j’ai promis de lui en lire dix pages avant deux semaines. On trouvera curieux que cette pulsion me soit venue si tard. C’est mal connaître mon métier. J’ai écrit toute ma vie, non sur du papier, avec des phrases immatérielles, mais dans le monde tangible, avec des chiffres et des lieux réels,

en remuant la terre et le ciment pour les Piémontais. Réécrire le monde me suffisait – me comblait. Quelle mouche m’a piqué, quel démon s’est réveillé, endormi en moi depuis l’enfance, quand je vivais dans les livres, arrachant chacun de mes jours à la légende ? Le soir même, après le départ de Faustina, accoudé dans les draps de l’Hôtel Babel, dans le halo rougeâtre de la veilleuse, une feuille appuyée sur un livre de Salina, j’ai tenté d’incarner celui qui se fait appeler Ornel.

J’avais craint ce moment, si longtemps repoussé. À tort : mon double est né sans effort, engendré par la main plus que par l’esprit. Il a pris la forme d’un jeune homme au métier indécis, de trente ans mon cadet, qui tenait de moi par l’estomac et la géographie, mais autre en tout par ailleurs, hormis son amour pour une belle *Étrusque*. Ce qui n’était qu’un jeu m’a bientôt happé. Ornel a grandi en moi, comme un ténia dans les replis de l’intestin, et a fini par me dévorer. Je ne me suis plus déplacé sans lui, charriant les liasses de sa vie dans mon bagage (c’était au début du siècle, avant l’ordinateur portable), les reprenant à toute occasion, en voyage, au restaurant, au théâtre, y ajoutant quatre mots entre deux rendez-vous. Moi aussi, j’ai de vieilles histoires à raconter, de la même époque que Faustina, et presque aussi funestes. À mesure que je m’enfonçais dans mon roman, le monde s’estompait. Les êtres, les monuments, les paysages, contaminés par mes récits, se métamorphosaient sous mes yeux. J’ai vu les monts du Dauphiné sur les toits d’un *riione* où affleurait une crête de nuages bleutés. Cette Madone au fond d’une église du Testaccio, déhanchée sous ses drapés, c’était la vierge des collines qui m’a révélé la beauté du corps féminin – et à Ornel Colomb après moi. Mon métier en a souffert, je m’en désintéressais, moins anxieux de mes chantiers qu’en quête d’aventures à jeter dans mes pages.

Mon amour pour Faustina, exempt jusque-là de préméditation, une curiosité malsaine l’a gâté. Je vivais dans un miroir. J’observais nos gestes, nos sentiments, y cherchant la matière d’un quart de page, d’une phrase, d’un simple mot qui fit exister l’intrus qui usurpait ma vie. J’ai vu mon amie changer peu à peu, plus imprévisible, plus fantasque qu’autrefois, s’appropriant le caractère et même la physionomie de Livia, l’amie du narrateur, pourtant découpée sur son patron, mais qui s’en était émancipé, sans lui devenir pour autant étrangère, à la manière de ces siamoises attachées par le dos dont l’une vit aux dépens de l’autre, déplacée par les jambes et irriguée par le sang de sa jumelle. Quand Faustina s’en est inquiétée, j’étais déjà un autre. Nous parcourions deux spires différentes de l’escalier de l’Hôtel Babel. C’est ce qu’elle m’a déclaré avec amertume un soir que nous revenions de *L’Archeologia*. Depuis que je m’adonnais à la littérature, j’avais perdu le goût (jamais très prononcé, en vérité) de soigner mon apparence. Pourquoi me cacher derrière cette barbe poivrée qui lui rappelait son père ? J’ai gardé de cette époque un « photo-portrait » de sa main, d’une facture très-étrange : pris en léger surplomb, passé dans je ne sais quels bains d’hyposulfite qui lui donnent un vernis antique, elle l’a de surcroît, en manière de vengeance, découpé sur la ligne des sourcils : mon front était trop grand, paraît-il, pour le personnage qu’à présent je jouais. Ce faune en terre cuite, ce sauvage ombrageux, je peine aujourd’hui à m’y reconnaître – ou plutôt, j’en reconnais chaque partie : c’est mon regard dans ses yeux, sa moue sceptique est la mienne, son nez est celui de toute ma parentèle, mais ces éléments assemblés, c’est le portrait d’un autre qui apparaît. Appelez-le Ornel, si vous voulez.



Depuis le déjeuner de la via Appia, deux ans ont passé. Malgré ma transformation, notre amour s'est perpétué, livré à ses saisons, parfois traversé de brusques orages, ardent parfois comme au premier jour. Un soir, au tout début de l'été, alors que nous étions attablés à *L'Archeologia*, sous les tonnelles, Faustina a exigé le sacrifice de ma barbe, qui avait mauvasement broussaillé. Le lendemain, je me suis donc rendu chez mon coiffeur, qui possède un bout de couloir via Ancona, près du ministère des travaux publics où j'avais rendez-vous. C'est un Calabrais de l'*ottocento*, à peine bon pour tondre les chiens, mais qui me dispense de la conversation, qu'il assure seul, accompagnant de la langue le mouvement des ciseaux, recréant sans se lasser les événements de son village, où j'ai passé deux jours l'an dernier, avec Faustina, ce qui me donne le droit d'être informé des succès galants du barbier local, un ami d'enfance du mien, etc. C'est là, sur un fauteuil de cuir usé par six générations, face au miroir piqueté de chiures d'araignée, prisonnier et oisif sous le papier tue-mouche, c'est là qu'est mort Ornel Colomb. Quand je me suis vu nu, j'ai regretté ce geste inconsidéré. Depuis mon entrée dans l'âge adulte, c'est à peine si j'avais changé, sort moins enviable qu'il y paraît (mon métier réclame de l'autorité, que mon visage n'inspirait pas, qu'il m'a fallu gagner par mes seules qualités), au moins hors des bras de mon amie : « Tu as un corps de jeune homme... » Sans la croire tout à fait, je m'étais accoutumé à paraître éternel. Le soir de ce jour fatidique, me retrouvant au cinquième de l'Hôtel Babel, Faustina en est restée saisie. Et là, dans la chambre obscure, braquant sur moi l'ampoule de chevet, comme on le fait des criminels, elle m'a aussitôt tiré le portrait, en plan serré, dans l'attitude du faune que j'avais été, me rendant mon front, mais non ma jeunesse. Ce que n'avaient pu faire les passions courantes, trente années durant, deux ans d'une vie factice l'avaient réalisé. Le lendemain, j'ai livré au feu mon roman, désormais inachevable. Trop tard. Je ne sais comment, ma vie s'est défaite avec ces pages nourries de mon sang, où un fantôme vivait à mes dépends. Je me rends toujours à Rome pour affaires, je fréquente toujours l'Hôtel Babel, mais plus d'amie pour m'y rejoindre en contrebande, disciplinant sa hâte et aiguisant son désir en gravissant à minuit la longue hélice qui mène à la chambre 513, où caché dans ce corps flétri, sous ce visage sillonné de rides, je n'ai pourtant pas changé d'un iota.



Gérard Cartier est né en 1949 à Grenoble. Ingénieur et poète. Dernières publications en prose : *L'Oca nera*, roman (La Thébaïde, 2019), *Le perroquet aztèque*, essai (Obsidiane, 2019), *Ex machina*, journal de l'Oie (La Thébaïde, 2022). Et en poésie : *Le Voyage intérieur* (Flammarion, 2023, Grand Prix de poésie de la SGDL), *Le roman de Mara* (Tarabuste, 2024), *Les Amours de Loris* (Al Mana, 2025).